

Eric Hassler
Université de Strasbourg

L'Université de Strasbourg et les élites européennes au XVIII^e siècle : mesurer les circulations à partir des matricules universitaires

Dans son ouvrage intitulé *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle* paru en 2007, Pierre-Yves Beaurepaire fait de l'université luthérienne de Strasbourg un « véritable microcosme européen », « observatoire remarquable » de la géopolitique européenne¹. Compulser la matricule de l'université, et en particulier celle des sérénissimes et illustres étudiants qui l'ont fréquentée², fait effectivement apparaître quelques noms prestigieux ou connus pour des raisons diverses, tel Arenberg, Galitsine, Metternich, Tolstoj, Fersen, Cobenzl, Harrach – Goethe n'est encore en 1770 ni illustre, ni sérénissime – mais aussi quelques fils de familles régnantes, en particulier allemandes, qui suggèrent effectivement le caractère cosmopolite de la population estudiantine tout du moins au XVIII^e s. S'arrêter à quelques noms, n'est-ce toutefois pas aller un peu vite en besogne? Dans l'objectif d'affiner ces premières constatations, on proposera donc ici une radioscopie de ces illustres et sérénissimes étudiants inscrits à l'université de Strasbourg à partir de cette source certes ordinaire des institutions universitaires, mais hautement féconde pour évaluer les circulations estudiantines à l'échelle européenne³.

¹ Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement, 2007, p. 156.

² Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, 1 AST 434.

³ Jean-Luc Le Cam, « Les universités du Saint-Empire à l'époque moderne : problématiques, concepts, tendances historiographiques », dans *Les universités en Europe (1450-1814)*, Paris, Presses universitaires de Paris, 2013, p. 307. On renverra, sur le cas strasbourgeois, à un premier essai sur liens étudiants polonais et lituaniens à Strasbourg : Zdzisław Pietrzyk, « Die Ausstrahlung Strassburgs im Zeitalter des Humanismus : Peregrinatio academica aus

Les matricules universitaires ont en effet été sollicitées depuis le début des années 1970 par les historiens, mais de façon irrégulière. Ceux-ci se sont attelés à étudier les populations estudiantines de l'époque moderne, en particulier dans l'espace germanique le quel, du fait d'un morcellement territorial et confessionnel significatif, a vu fleurir les institutions universitaires depuis l'époque médiévale, mais surtout à partir de la réforme protestante⁴. Ce maillage universitaire, qui connaît une certaine stabilisation au XVIII^e s., est animé par de fortes circulations aux logiques sociales de plus en plus complexes et différenciées au sein desquelles les couches sociales les plus favorisées, et en particulier la noblesse, jouent un rôle moteur depuis le XVII^e s. au moins du fait de l'intérêt croissant d'une part de cette dernière pour les sciences⁵. En dépit de la concurrence des académies équestres qui se sont développées depuis la seconde moitié du XVII^e s. et qui sont plus spécifiquement destinées à la formation des aristocrates qui effectuent le Grand Tour⁶, certaines universités conservent un fort pouvoir attractif sur ces élites, ce que Göttingen réussit singulièrement en associant aux disciplines aristocratiques enseignés dans les académies des formations nouvelles⁷. La spécialisation des enseignements universitaires qui parviennent à s'extraire d'une tradition souvent sclérosée, de plus en plus tournés vers les savoirs d'Etat et les sciences camérales, permet en effet d'offrir aux étudiants éclairés

der polnisch-litauischen Republik und die Hohe Schule Johannes Sturms im 16. und 17. Jahrhundert », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 158, 2010, p. 193-240.

⁴ Voir en particulier : Rainer Christoph Schwinges, « Immatrikulationsfrequenz und Einzugsbereich der Universität Giessen 1650-1800. Zur Grundierung einer Sozialgeschichte Giessener Studenten », dans Peter Moraw et Volker Press (dir.) *Academia Gissensis : Beiträge zur älteren Giessener Universitätsgeschichte*, Giessen, Ellwert, 1982 ; Uwe Alschnner, *Universitätsbesuch in Helmstatt 1576-1810. Modell einer Matrikelanalyse am Beispiel einer norddeutschen Universität*, Wolfenbüttel, Selbstverlag des Braunschweigischen Geschichtsvereins 1998 ; Matthias Asche, *Von der reichen hansischen Bürgeruniversität zur armen mecklenburgischen Landeshochschule. Das regional und soziale Besucherprofil der Universitäten Rostock und Bützow in der frühen Neuzeit (1500-1800)*, Stuttgart, Franz Steiner, 2000.

⁵ Rainer A. Müller, « Aristokratisierung des Studiums? Bemerkungen zu Adelsfrequenz an süddeutschen Universitäten im 17. Jahrhundert », *Universität und Gesellschaft*, 10/1, 1984, p. 31-46, en particulier p. 33-35 sur la tension entre *nobilitas* et *scientia* et les motivations de la noblesse à renouveler ses modes de formation.

⁶ *Grand Tour : adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Rainer Babel (dir.), Ostfildern, Thorbecke, 2005.

⁷ Charles E. McClelland, « The Aristocracy and University Reform in Eighteenth Century Germany », dans Lawrence Stone (dir.), *Schooling and Society : Studies in the History of Education*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1976, p. 146-173 ; Anne Saada, « Les universités dans l'Empire au siècle des Lumières. L'exemple de Göttingen : une réussite inédite », dans Frédéric Attal, Jean Garrigues, Thierry Kouamé (dir.), *Les universités en Europe du XIII^e siècle à nos jours*, Paris, Éd. de la Sorbonne, 2005, p. 237-267.

des compétences nouvelles en phase avec les évolutions des sciences de gouvernement⁸.

L'université de Strasbourg, issue du Gymnase fondé par Jean Sturm en 1538, constituait aux XVII^e et surtout XVIII^e s. un point d'étape dans les circulations estudiantines, même après le rattachement de la ville au royaume de France en 1681. Demeurée malgré cela plutôt dans l'aire culturelle germanique, elle joua le rôle de vecteur de diffusion des idées de part et d'autre du Rhin⁹. La matricule strasbourgeoise, et notamment celle des étudiants issus de milieux aristocratiques, n'a cependant guère suscité l'intérêt des chercheurs, surtout pour la période tardive¹⁰. Au-delà de quelques noms particulièrement éminents, une approche plus systématique des individus qui ont émargé sur cette matricule sur près d'un siècle et demi (1657-1790) nous permettra de mener une étude quantitative à même d'éclairer les évolutions de la circulation estudiantine à Strasbourg, et plus globalement d'alimenter la réflexion de ce dossier sur les circulations éducatives européennes à l'époque moderne. Après avoir esquissé les enjeux méthodologiques d'une telle étude, nous délivrons une première étude quantitative, puis quelques constatations connexes permises par les informations contenues dans la matricule.

⁸ Sur l'influence de Schoepflin sur l'enseignement à Strasbourg, on renverra notamment à : Jürgen Voss, *Universität, Geschichtswissenschaft und Diplomatie im Zeitalter der Aufklärung: Johann Daniel Schöpflin (1694-1771)*, München, W. Fink, 1979 et *idem*, *Jean-Daniel Schoepflin (1694-1771) : un Alsacien de l'Europe des Lumières*, Strasbourg, Société savante d'Alsace, 1999. On renverra aussi aux travaux de Christine Lebeau sur l'investissement de ces savoirs dans les pratiques de gouvernement : Christine Lebeau, *Aristocrates et grands commis à la Cour de Vienne, 1748-1791 : le modèle français*, Paris, CNRS, 1996.

⁹ Georges Bischoff , Richard Kleinschmager, *L'université de Strasbourg : cinq siècles d'enseignement et de recherche*, Strasbourg, Éd. de La Nuée Bleue 2010, p. 27-46. Quelques éléments dans Gerhard Meyer, *Die Entwicklung der Strassburger Universität aus dem Gymnasium und der Akademie des Johann Sturm. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Elsass*, Francfort, Selbstverlag des Instituts, 1926.

¹⁰ L'étude d'Arthur Schulze sur le public estudiantin de l'université de Strasbourg est la seule portant sur la question, mais est désormais considérablement vieillie. Elle ne comporte notamment pas d'approche statistique systématique et repose sur des considérations stéréotypées, en particulier pour les groupes non-germaniques dont la présence est minimisée : Arthur Schulze, *Die örtliche und soziale Herkunft der Strassburger Studenten, 1621-1793*, Francfort, Selbstverlag des Instituts, 1926. On dispose par ailleurs d'une tentative de reconstitution des matricules perdues pour les XVI^e et XVII^e s., mais sans réelle exploitation scientifique : *Zu den Anfängen der Strassburger Universität. Neue Forschungsergebnisse zur Herkunft der Studentenschaft und zur verlorenen Matrikel*, Matthias Meyer et Hans-Georg Rott (dir.), Hildesheim, Georg Olms, 1989.

1. Etudier une matricule dans le cadre des circulations : potentialités et écueils

La *matricula Serenissimorum et illustrissimorum in Universitate Argentoratensi*, comme bon nombre de ses homologues des universités germaniques, a fait l'objet d'une édition au tournant du XX^e s.¹¹ à l'occasion du 25e anniversaire de la Kaiser-Wilhelms-Universität, qui participait d'une plus vaste entreprise d'édition des matricules universitaires de l'aire germanique¹². Cette liste recense quelque 718 noms, en réalité des signatures d'étudiants par date d'inscription, auxquels il faut ajouter un peu moins d'une centaine de précepteurs, « éphores » ou « modérateurs ». Il s'agit d'étudiants considérés comme d'un prestige social suffisant pour intégrer cette catégorie énoncée en titre de la matricule, à savoir des individus issus de lignages nobles, et pour leur grande majorité titrés, même si l'énoncé de la qualité de l'étudiant varie selon ce qu'il précise lui-même. Quand certains sont effectivement assez prolixes dans leur signature, d'autres se contentent de la seule mention d'une particule, alors que le lignage est réputé titré¹³.

Il s'agit d'une source qui présente de fortes potentialités¹⁴ tout d'abord car elle permet une étude quantitative assez significative puisqu'on dispose d'un échantillon conséquent d'individus et donne une vision a priori exhaustive des étudiants inscrits à l'université, mais aussi de leur statut social dès lors que nous disposons des titres ou qu'ils peuvent être connus par l'identification de l'étudiant. En constituant une base de données, il est possible de mener une étude quantitative reposant sur les données essentielles procurées par la matricule : identité, date d'immatriculation, qualité sociale, origine géographique déclarée¹⁵. Outre l'approche sociale de cette population

¹¹ Gustav Carl Knod, *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1621 bis 1793*, t. 1 : *Die allgemeinen Matrikeln und die Matrikeln der philosophischen und theologischen Fakultät*, Strasbourg, 1902. La transcription parfois précaire des noms francophone rend toutefois nécessaire le recours à la source manuscrite.

¹² Jean-Luc Le Cam, « Les universités du Saint-Empire à l'époque moderne »..., *op. cit.*, 2013, p. 307.

¹³ Il faut préciser ici que la coutume germanique permet à toute une progéniture d'aborder le titre du père, à l'exception de certains titres princiers.

¹⁴ Matthias Asche, Susanne Häcker, « Matrikeln », dans Ulrich Rasche (dir.), *Quellen zur frühneuzeitlichen Universitätsgeschichte. Typen, Bestände, Forschungsperspektiven*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2011, p. 243-267, en particulier p. 256-260.

¹⁵ On renverra ici aux propositions méthodologiques d'approche de cette source formulées dans Uwe Alschnner, « Die Universität Helmstedt als Modell pragmatischer Matrikelforschung », dans Peter Herde et Anton Schilling (dir.), *Universität Würzburg und Wissenschaft in der Neuzeit. Beiträge zur Bildungsgeschichte*, Würzburg, Kommissionsverlag Ferdinand Schöningh, 1997,

estudiantine strasbourgeoise, la mise en liste par date offre la possibilité d'étudier les temporalités des circulations, les rythmes d'immatriculation et de les confronter effectivement avec les contextes géopolitiques. Ensuite, la mention fréquente de l'origine ou son identification possible dans la mesure où il s'agit de noms « connus » permet de proposer une approche statistique relativement fine et de mesurer la capacité d'attraction de l'Université de Strasbourg, voire de dresser une cartographie quantitative des étudiants selon leur lieu d'origine. Se pose alors la question des enjeux d'élaboration de la réputation d'une université, de sa situation géopolitique, sa dimension confessionnelle, des qualités et réputation des enseignants qui peuvent produire des appels d'air, mais aussi par le biais de leurs connexions propres.

Il faudrait enfin insérer cette radiographie dans une approche plus globale et connectée¹⁶ à la fois puisqu'il s'agit ici la plupart du temps d'une étape dans des circulations plus larges, mais aussi parce que le cas strasbourgeois doit être confronté à d'autres cas – universités ou académies équestres – pour lesquels des travaux ont été effectués à partir de sources similaires. Cette perspective dépasse cependant cette première recherche.

Des écueils auxquels il faut prendre garde avant de se lancer dans une étude de ce type demeurent toutefois, à commencer par la difficulté de l'identification des individus, d'abord du fait des problèmes de transcription et de l'usage d'orthographe approximatives, mais aussi quand l'individu n'est pas connu par ailleurs. D'autre part, se pose le problème de la détermination des origines – vieux serpent de mer auquel les historiens qui s'intéressent aux élites nobiliaires, et notamment en Europe centrale, sont confrontés¹⁷. C'est en particulier le cas pour des lignages dont les origines peuvent être brumeuses, qui ont été soumis aux aléas géopolitiques qui ont entraîné des déplacements, ou qui ont su multiplier leurs implantations ou leurs fidélités au gré de la faveur princière et des emplois curiaux offerts. Tout cela rend parfois ardue la question d'une origine géographique qui peut autant être le point de départ de la circulation de l'individu (indications ponctuelles dans la matricule) que l'appartenance identifiée de la famille.

p. 109-130. Sur les enjeux des origines géographiques : Matthias Asche, *Von der reichen hansischen Bürgeruniversität...*, op. cit., ch. III.

¹⁶ Voir les propositions formulées dans : Thierry Kouamé, « Construction et réception des modèles universitaires dans l'Occident médiéval. Pour une histoire connectée des universités », dans *Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés*, XLVII^e Congrès de la SHMESp, Paris, Éd. de la Sorbonne, 2017, p. 193-203.

¹⁷ Petr Mat'a, « Der Adel aus den böhmischen Ländern am Kaiserhof 1620-1740. Versuch, eine falsche Frage richtig zu lösen », dans *Šlechta v habsburské monarchii a císařský dvůr (1526-1740)*, Václav Bůžek, Pavel Král (dir.), *Opera historica* 10, České Budějovice, 2003, p. 191-203.

2. Données quantitatives

Une exploitation quantitative de la matricule strasbourgeoise nous permet d'extraire des constatations de trois ordres : le profil social de l'université, les rythmes d'immatriculation, les origines géographiques.

a) le profil social de l'université de Strasbourg

Rainer A. Müller, en proposant une étude comparative de l'immatriculation nobiliaire dans sept universités du sud-ouest de l'Empire pour le XVII^e, suggérerait de distinguer des universités plus ou moins fortement attractives pour la noblesse : si les universités d'Ingolstadt ou Heidelberg arboraient un profil particulièrement aristocratique (14 à 18% de leurs effectifs se déclaraient nobles), les effectifs estudiantins des universités de Wurtzbourg ou Tübingen ne présentaient qu'une faible proportion de nobles, à hauteur de 4 à 5%¹⁸. Dans le cas strasbourgeois, on peut évaluer à 4,5% le nombre d'étudiants nobles immatriculés sur la période¹⁹, 6% si l'on se cantonne à la seconde moitié du XVIII^e s. Cette proportion apparaît bien faible au regard des chiffres arborés par l'université de Göttingen, considérée comme l'université aristocratique par excellence, qui compte autour de 13% d'étudiants nobles entre 1737 et 1797, voire 15% dans certaines périodes. Strasbourg se rapprochait donc davantage de Leipzig ou Heidelberg (autour de 7%), un peu plus que Halle (4% dans la seconde moitié du siècle)²⁰.

b) les rythmes d'immatriculation

En préalable, il faut noter que le rythme annuel des immatriculations enregistrées à Strasbourg, tous étudiants confondus, est de 108,6 pour la période qui nous intéresse, soit sous la moyenne des universités germaniques (142,8)²¹. Le rythme des immatriculations des étudiants offre dans un

¹⁸ Rainer A. Müller, « Aristokratisierung des Studiums? »..., *op. cit.*, p. 36-41.

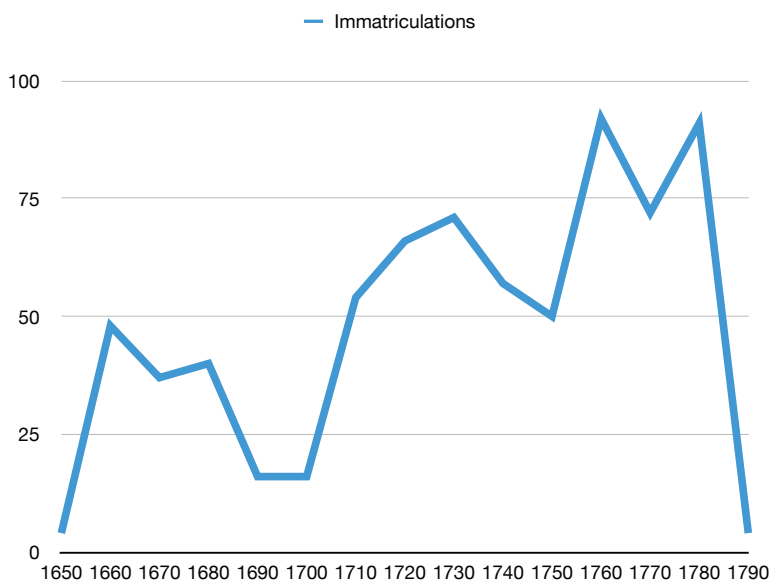
¹⁹ Comptage basé sur les chiffres proposés dans Matthias Asche, *Von der reichen hansischen Bürgeruniversität...*, *op. cit.*, p. 171. Il s'agit vraisemblablement d'estimations puisque la matricule générale est perdue avant 1766. Arthur Schulze propose quant à lui 2200-2500 étudiants nobles pour la période 1621-1793, mais ce chiffre pose problème car il paraît largement surévalué au regard des 718 noms de la matricule post-1657 et semble considérer la qualité noble de façon plus large, en y adjoignant la basse noblesse (*niederer Adel*), sans toutefois en préciser les contours. De même, l'évaluation de 190-200 étudiants appartenant à la même catégorie que celle immatriculée dans la matricule des illustres et sérénissimes pour la période 1621-1657 paraît assez hasardeuse et surévaluée (Arthur Schulze, *Die örtliche und soziale Herkunft...*, *op. cit.*, p. 120).

²⁰ Anne Saada, « Les universités dans l'Empire »..., *op. cit.*, p. 267.

²¹ Matthias Asche, *Von der reichen hansischen Bürgeruniversität...*, *op. cit.*, p. 171. C'est autant que Tübingen, mais quatre fois moins que Halle, Leipzig ou Jena, trois fois moins que Göttingen.

premier temps la possibilité d'évaluer l'attractivité qu'exerce l'université de Strasbourg sur les élites sociales européennes sur la durée au sein des circulations estudiantines européennes. Ce premier graphique présente le nombre d'immatriculations par décade²².

Graphique 1 : nombre d'immatriculations par décade (1657-1790)



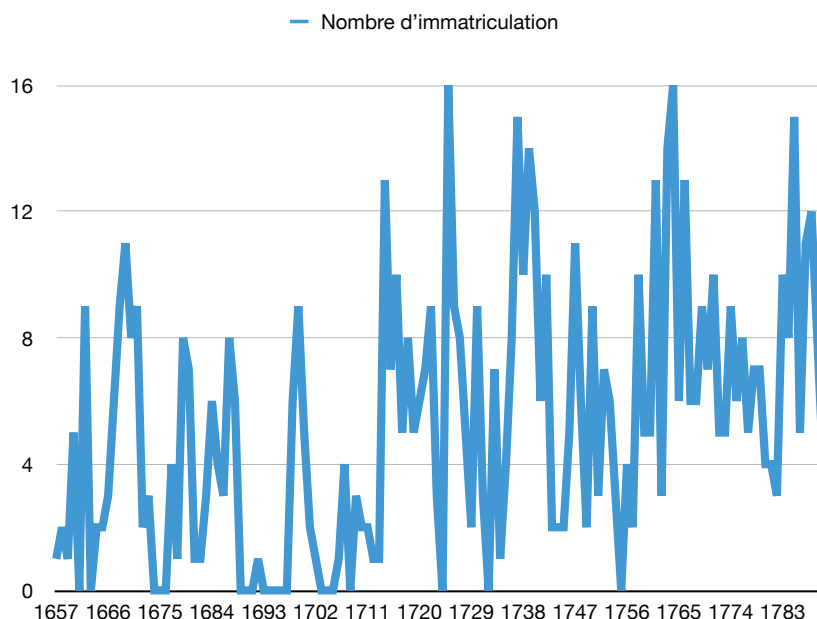
Les immatriculations d'étudiants considérés comme d'un prestige social suffisant pour signer la matricule qui nous intéresse vont globalement croissant. On ne peut évidemment pas totalement exclure un effet de source lié à une moins grande discipline dans la consignation de la matricule au cours de premières décades, mais le paiement d'une contribution assortie à la signature de la matricule rend l'oubli peu probable. En revanche, des auditeurs libres qui ne figurent pas sur la matricule sont attestés, au moins pour la période d'activité de Jean-Daniel Schoepflin à l'Université de Strasbourg²³.

²² Un graphique réalisé avec un séquençage par décade 1655-1665, 1665-1675 etc. afin de repérer d'éventuels effets perturbants causés par le choix initial fait apparaître une courbe au profil globalement similaire, exception faite de l'inflexion de la décade 1770-1780 qui disparaît.

²³ Jürgen Voss, *Jean-Daniel Schoepflin (1694-1771)...*, op. cit., p. 166 : certains étudiants mentionnés dans la correspondance d'universitaires n'apparaissent effectivement pas dans la matricule. Les effectifs d'individus mentionnés par J. Voss paraissent toutefois assez faibles au regard des effectifs totaux, ce qui tend à relativiser le constat dans Friedrich Buech, *Christoph Wilhelm Koch (1737-1813)*, Francfort, M. Diesterweg, 1936, p. 45.

Loin d'être linéaire, cette croissance demeure fluctuante de décade en décade, on le voit, sans que l'on puisse constater de rythme régulier.

Graphique 2 : nombre d'immatriculations par année (1657-1790)



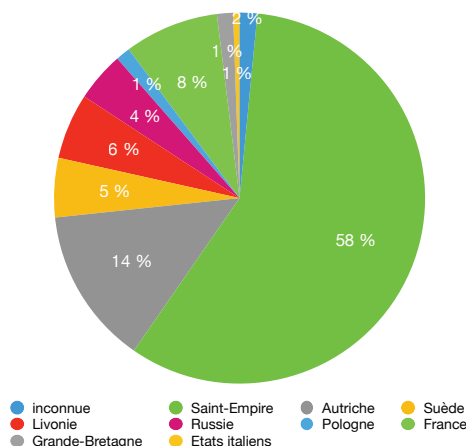
A l'échelle de l'année, ces fluctuations sont encore plus sensibles et nous permettent d'observer la grande irrégularité des circulations estudiantines, avec en particulier de notables phénomènes de rattrapages, les pics succédant à des années, voire des périodes creuses, ainsi le pic des années 1698-99 qui succède à une décade sans immatriculations ou les pics qui ponctuent un large premier XVIII^e s. : 1714-16, 1725, 1737-1740, 1747, 1763-1766. Les immatriculations ne connaissent plus d'année nulle après le milieu des années 1750, signe que la courbe subit nettement les aléas géopolitiques que connaît une ville située entre le Saint-Empire et le royaume de France dont les relations sont passablement complexes au cours de la période. Les extensions de la guerre de Hollande dans l'espace rhénan ont ainsi une conséquence immédiate et frappante sur les circulations estudiantines si nous les considérons à l'échelle de l'année : 9 immatriculations en 1671, mais seulement 2 en 1672, 3 en 1673, une en 1674, aucune en 1675 et 1676, quatre en 1677, une en 1678. Le rythme des immatriculations reprend ensuite : 9 en 1679 et 8 en 1680. En revanche, la matricule ne consigne qu'une inscription en 1681 l'année qui voit Strasbourg assiégée par les armées françaises, puis

plus aucune avant octobre 1682 (1), 3 en 1683, 6 en 1684, 4 en 1685. La courbe s'élève à nouveau par la suite. La guerre de la Ligue d'Augsbourg a, quant à elle, un effet radical sur les immatriculations puisque les années 1689-1697 n'enregistrent qu'une immatriculation (1692), un comte Salm provenant pourtant de Westphalie. Moins nette, une inflexion n'en est pas moins visible lors de la guerre de Succession d'Autriche. 1754 et 1755 sont également des années creuses et les années qui suivent montrent de nettes fluctuations, même si la guerre de Sept ans ne semble pas mettre à mal les circulations estudiantines autant que les conflits précédents.

Il faut ici noter qu'il ne semble pas y avoir de calendrier dans la venue des étudiants dont les arrivées s'égrainent tout au long de l'année, avec au mieux une concentration plus importante en novembre et décembre, sans que cela ne soit systématique d'une année à l'autre et sur la totalité de la période.

c) les origines géographiques

Sans grande surprise, l'espace germanique (Saint-Empire et monarchie des Habsbourg)²⁴ constitue l'émetteur principal d'élites nobiliaires amenées à fréquenter les bancs de l'université de Strasbourg si l'on considère toute la période, soit près des 3/4 des étudiants immatriculés.



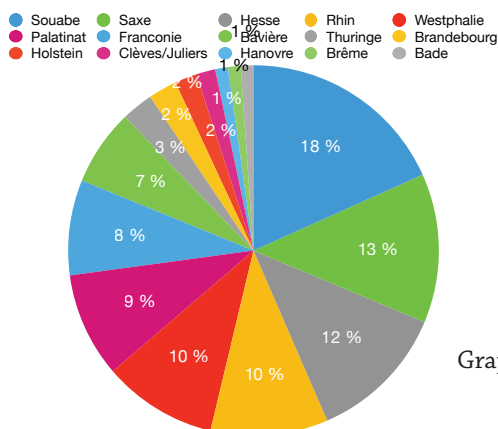
Graphique 3 : origines géographiques des étudiants (1657-1790)

Avec les autres pays d'Europe du Nord (Suède, Livonie, Russie, Pologne), c'est 88% des étudiants immatriculés au cours de la période. 8% seulement

²⁴ Les couronnes habsbourgeoises participant du Saint-Empire en ont été retranchées pour plus de lisibilité.

proviennent du royaume de France, les étudiants britanniques et italiens sont plus que marginaux.

Au sein du Saint-Empire²⁵, ce sont essentiellement les régions de l'Ouest qui se taillent la part du lion : les régions rhénanes (40%) : Hesse, Westphalie, Rhin moyen, Palatinat ; la Souabe, la Franconie et Bavière (33%) qui représentent les 3/4 des étudiants.



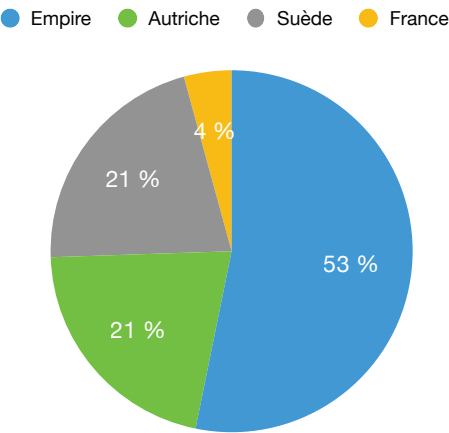
Graphique 4 : origines géographiques des étudiants provenant du Saint-Empire (1657-1790)

En revanche, le Wurtemberg et le Bade sont fort peu représentés, alors que les étudiants alsaciens représenteraient un volume comparable à la Hesse, soit 12%. L'électorat et les duchés de Saxe constituent une exception dans un nord-est germanique finalement assez peu attiré par l'université de Strasbourg. Ces équilibres demeurent relativement stables au cours de la période à ceci près que les provinces catholiques semblent progressivement prendre le pas sur les protestantes à partir des années 1730. En revanche, et on y reviendra, la part des étudiants provenant du Saint-Empire diminue considérablement – encore 68% dans le premier XVIII^e s., mais seulement 47% ensuite – au profit d'un plus grand cosmopolitisme.

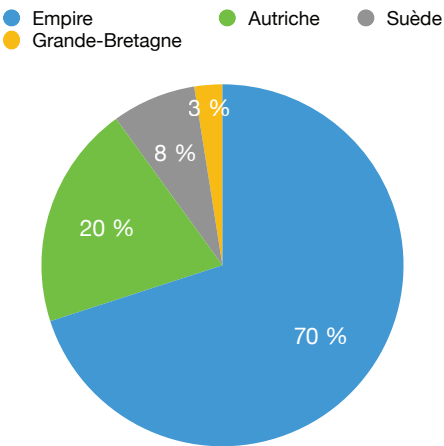
A la stabilité de la représentation des différentes composantes de l'Empire s'opposent les grandes fluctuations que connaissent d'autres espaces et qui confirment à la fois un basculement de l'université dans l'aire d'influence catholique et une plus grande diversification géographique des étudiants.

²⁵ Hors monarchie des Habsbourg. Si les couronnes autrichienne appartenant au Saint-Empire sont incluses, elles représentent 21% du total.

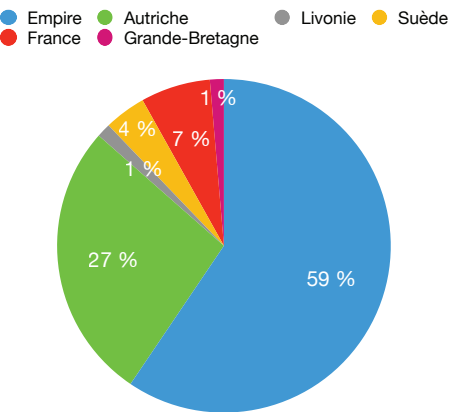
Graphique 5a : origines géographiques des étudiants (1660)



Graphique 5b : origines géographiques des étudiants (1680)

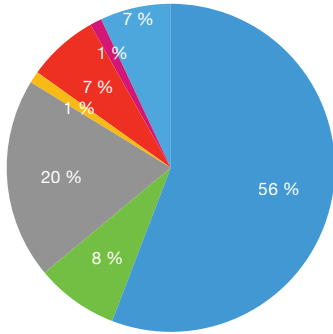


Graphique 5c : origines géographiques des étudiants (1730)



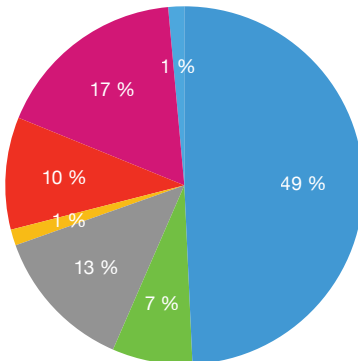
Graphique 5d : origines géographiques des étudiants (1760)

Empire France Autriche Livonie Suède Russie Pologne



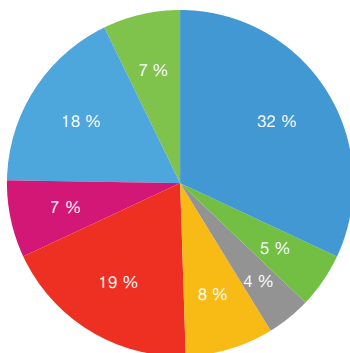
Graphique 5e : origines géographiques des étudiants (1770)

Empire Autriche Livonie Suède Russie France Grande-Bretagne



Graphique 5f : origines géographiques des étudiants (1780)

Empire Autriche Livonie Suède Russie Pologne France Grande-Bretagne



Les étudiants suédois, très présents dans les premières décades, se marginalisent considérablement (13% à péniblement 1%) tandis que les espaces polono-balte et russe s'imposent à partir des années 1760. Ils constituent plus du quart des effectifs en 1770 et dépassent les 30% en 1780 du fait de l'afflux des étudiants polonais, alors qu'ils étaient encore absents en 1720. Entre-temps, l'Université de Strasbourg a connu un moment autrichien dans les années 1720-1740 - entre 20 et 25% des étudiants proviennent de la monarchie des Habsbourg et plus spécifiquement des provinces autrichiennes, voire de Vienne qui constituent les deux tiers des effectifs²⁶. Cette forte présence de sujets du souverain Habsbourg s'explique à la fois par le réchauffement des relations austro-françaises dans les années 1730, mais vraisemblablement surtout en raison de la grande renommée dont bénéficie Jean-Daniel Schoepflin non seulement dans les cours allemandes, mais plus encore à Vienne où il sait tisser des relations étroites avec les cercles aristocratiques viennois²⁷. Les britanniques se distinguent tardivement dans les années 1780. La noblesse française, et non seulement alsacienne, semble enfin s'intéresser à l'université de Strasbourg à partir des années 1760, et surtout 1770, passant de 7 à 15% des étudiants immatriculés, avant d'atteindre 18% en 1780. Les Brézé, La Trémouille ou Duplex de Cerdignan font leur apparition dans un tir groupé le 19 novembre 1785. Ils sont précédés par une noblesse d'origine lorraine, les Bombelles, Custine, Chaumont, Dommartin de Fontenay qui commence à fréquenter les bancs de l'université de Strasbourg à partir des années 1720. Les étudiants qui se revendiquent alsaciens sont, en revanche, présents dès les années 1660, mais en très faible effectif. Après une période d'absence dans les années 1680-1700 – qui correspond de toute façon à un moment de faible recrutement, on l'a vu, pour l'université de Strasbourg, ils reviennent en force à partir des années 1730²⁸.

²⁶ Vienne est une des rares villes à être déclarée comme origine géographique par les étudiants, signe de la conscience d'appartenance à la cour ou du moins à la monarchie plus qu'à une des couronnes de la monarchie. Sur la période, le royaume de Bohême fournit 8% des effectifs habsbourgeois, la Hongrie 2%, les Pays-Bas et la Silésie, dans leur période de sujétion autrichienne respectivement 10% et 17%.

²⁷ Jürgen Voss, *Jean-Daniel Schoepflin (1694-1771)...*, op. cit., p. 78 : après un premier séjour à la cour impériale en 1738, il se voit d'ailleurs offrir la direction de la bibliothèque impériale par Charles VI en 1739. Anne Saada a constaté le même phénomène pour Göttingen : Anne Saada, « La construction du réseau universitaire de Göttingen : un observatoire exemplaire pour les circulations internationales », dans Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *Les circulations internationales en Europe : années 1680 – années 1780*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, [en ligne] <http://books.openedition.org/pur/104474>, paragraphes 8-10.

²⁸ 4 étudiants dans les années 1730, 2 pendant la décade suivante, 6 dans les années 1760, 7 dans les années 1770, 9 dans la dernière décade.

Au total, cette diversification des origines géographiques des étudiants met à mal la prééminence impériale et germanique : en 1680, les noblesses impériale et autrichienne cumulées représentaient 90% du nombre total des étudiants, encore 87% en 1740, 73% en 1750, 64% pour la décade 1760, 56% dans les années 1770, 37% seulement dans les années 1780. Il faut donc attendre bien tard dans le siècle des Lumières pour trouver le « microcosme européen » strasbourgeois puisque la majeure partie des étudiants non-germaniques proviennent des espaces balte et russe : encore 80% cumulés en 1770.

3. Individus et familles : pratique sociale et culture des études

a) profil social des étudiants

Si nous descendons maintenant à l'échelle des familles et de l'individu, il nous est possible d'affiner l'analyse sociale des étudiants immatriculés et de mettre en lumière certaines pratiques sociales qui tendent à circonscrire une culture des études telle qu'on peut l'observer à Strasbourg. Tout d'abord, il faut constater la grande dispersion sociale des individus : 44% des immatriculés seulement appartiennent à une famille qui donne au moins deux étudiants à Strasbourg; 68 familles en donnent 2, 28 en donnent 3, 6 en donnent 4²⁹, deux en donnent 5³⁰, trois en donnent 6³¹ et autant 7³². Deux cas exceptionnels dépassent les 10 individus : les comtes Leiningen et Hohenlohe. Il s'agit donc de familles éminentes de la noblesse impériale qui se caractérisent par une certaine constance dans l'envoi de garçons à Strasbourg, les Leiningen entre 1667 et 1753, les Hohenlohe entre 1670 et 1786, pour ainsi dire à chaque générations. Les autres familles attachées à Strasbourg présentent un profil social similaire – haute noblesse d'Empire, voire régnante : on compte les Wettin (Saxe), les Hesse, les Nassau, mais aussi les Öttingen, Stolberg, Solms, Salm, Ulm et Ysenburg sur des ambitus chronologiques plus ou moins larges, mais toujours significatifs. Deux cas plus singuliers, les Klinglin, des locaux, et les Galitsine qui envoient sept garçons à Strasbourg entre 1768 et 1784. Si l'on s'attache aux titres, un peu plus de 300 étudiants déclarent un titre de baron (ou de *Freiherr*) soit 54%, 191 un titre de comte (ou de *Graf*) soit 35%, une vingtaine de chevaliers

²⁹ Les barons Beust, Klinglin et Stauffenberg, les comtes Oettingen et Ysenburg, les princes de Nassau.

³⁰ Les barons Behr et les landgraves de Hesse.

³¹ Les comtes Rheingraf-Salm et les Stolberg, les Wettin (4 de la branche électorale, un Coburg-Meiningen et un Hildburghausen)

³² Les barons Ulm-Erbach, les comtes Solms (branches Solms (2), Braunfels (2) et Solms-Laubach (3) et les princes Galitsine.

(ou *Ritter*), 26 princes et 5 ducs émargent également sur la matricule (6%). La matricule distille enfin quelques informations sur l'activité des étudiants. S'il y a quelques militaires, l'essentiel de la trentaine qui déclare un statut bénéficie d'une ou plusieurs prébendes d'un des chapitres rhénans ou de Soube voisins³³. Les immatriculations de ces derniers se concentrent essentiellement dans les années 1740-1760.

D'autres patronymes illustres apparaissent dans la matricule et disent l'attraction suscitée par l'université de Strasbourg sur les élites nobiliaires européennes : les Harrach (2), Salm-Reifferscheidt (1) ou Salm-Salm (1), Herberstein (1), Paar (1), Trautmannsdorf (1) ou Lamberg (2) représentent assez largement l'aristocratie ancrée à la cour de Vienne, tout comme les Arenberg (2), Cobenzl (1), Mérode (2) ou Tour et Tassis (1) issus des Pays-Bas autrichiens. Parmi la vague polonaise des années 1780, il convient de citer les familles Jabłonowski, (1) Krzycki (1), Grabowski (2) ou Sangruszko (1). Enfin plusieurs familles qui ont su se distinguer à la cour des Romanov envoient désormais également leurs fils à Strasbourg à des fréquences variables, ainsi notamment les Czernichev (1), Galitsine (7), Gourieff (1), Kolossovsky (2), Mouraviev (1), Oubril (2), Razoumovsky (3), Skrawronsky (1), Stroganoff (1) ou Woronzov (1).

Des principaux noms évoqués précédemment découle l'impression d'une forte représentation de la noblesse germanique, voire européenne. En effet, la très grande majorité des lignages qui fournissent au moins deux étudiants sont issues du Saint Empire, à la fois de familles princières régnantes³⁴, mais aussi de lignages bénéficiant de l'immédiateté impériale³⁵ ou de grandes familles influentes à la cour de Vienne³⁶, ou d'autres grandes cours d'Allemagne, les comtes Brühl de Dresde ou ceux de Törring de Munich par exemple, ou plus largement d'Europe septentrionale.

b) des pratiques circulatoires : des déplacements en grappe

Les circulations estudiantines, telles qu'elles apparaissent dans la matricule, peuvent se pratiquer collectivement puisque 20% des étudiants arrivent par fratrie ou cousins, à deux, parfois à trois simultanément, ce qui

³³ Augsbourg (1), Bâle (1), Bamberg (1), Bruchsal (1), Colmar (1), Eichstätt (1), Ellwangen (1), Grandval (1), Hildesheim (3), Mayence (1), Murbach (1), Osnabruck (1), Spire (1), Strasbourg (1), Trèves (4), Worms (1), Wurtbourg (5)

³⁴ Aremberg (2), Fürstenberg (2), Palatin du Rhin (2), Hanovre (1), Hesse (5), Saxe (6), Holstein (2), Nassau (4).

³⁵ Citons notamment les : Hatzfeld-Gleichen (2), Hohenlohe (15), Hohenzollern (1), Leiningen (11), Mérode (2), Metternich (3), Oettingen (4), Salm (6), Solms (7), Stolberg (6), Waldeck (3), Ysenburg (4).

³⁶ Cobenzl, Collalto, Harrach (2), Kollowrat (2), Lamberg (2), Nesselrode (3), Nostitz (2).

signifie toutefois que la majorité des étudiants arrive seul, et une minorité accompagnés d'un précepteur ou d'un tuteur nous y reviendrons. Quant à l'arrivée simultanée de plusieurs étudiants immatriculés le même jour, elle ne garantit pas nécessairement qu'ils ont accompli le voyage conjointement, d'autant que les rangs et les origines géographiques sont souvent disparates. Les déplacements collectifs observés par Rainer A. Müller ne sont donc pas nécessairement la règle³⁷. La proportion d'arrivées collectives est évidemment plus significative pour les familles qui produisent plusieurs étudiants : ainsi la moitié des étudiants issus de familles qui envoient deux étudiants arrivent à Strasbourg à deux, la proportion atteint les deux tiers pour les familles qui envoient trois étudiants. Au-delà, les arrivées groupées sont fréquentes, sans être systématiques. C'est en particulier le cas des maisons comtales ou princières dont plusieurs membres émargent à la matricule strasbourgeoise, dans la plupart des cas sur une période large, mais parfois aussi à intervalle très faible : les comtes Hohenlohe de la branche Gleichen Langenburg Crannichfeld envoient ainsi deux garçons successivement en mai 1685 et janvier de l'année suivante. Dans d'autres cas, les envois d'une fratrie sont uniques : les comtes Lamberg qui arrivent en décembre 1727, les comtes Harrach en janvier 1739 ou les princes Arenberg en mai 1769.

Cette pratique est nettement observable tout au long de la période. Dès 1662, deux binômes arrivent à Strasbourg. Ce sera encore le cas en 1667 et 1668, puis en 1670, puis 1679 et 1680. Ces arrivées multiples, à deux, voire trois binômes par an, demeurent toutefois ponctuelles jusqu'au début des années 1730, période à partir de laquelle ces arrivées sont plus fréquentes, à raison d'une année sur deux en moyenne, sauf durant les années 1770, puis plus fréquemment dans les années 1780 (tous les ans à entre 1782 et 1789, à l'exception de l'année 1785).

c) Multiplication des « éphores »

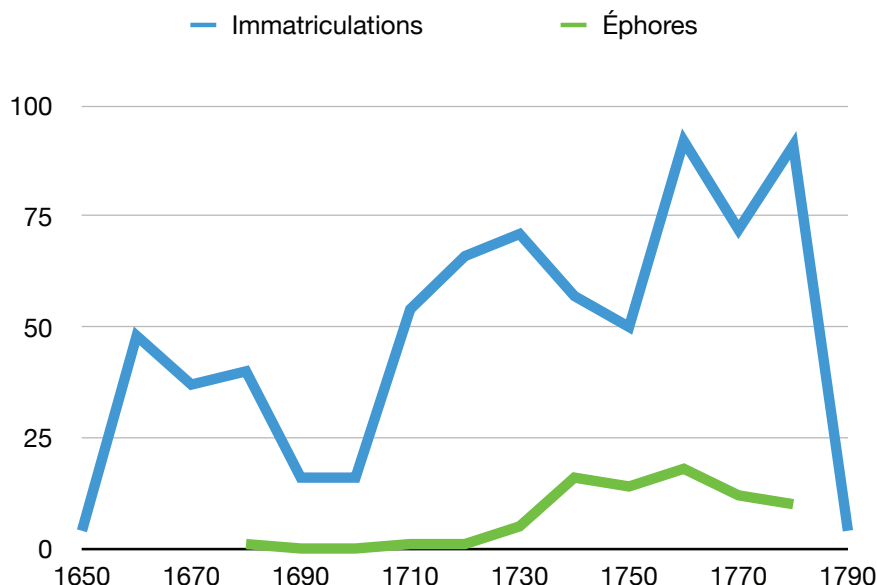
Les déplacements en grappe sont accentués par le fait que certains de ces étudiants, et pas nécessairement ceux dont le statut social peut être considéré comme le plus prestigieux, sont accompagnés d'un compagnon, *moderator*, « précepteur » ou le plus souvent *ephorus*. C'est du moins le nom latin qui est fréquemment donné à ces factotums que Ludwig Fertig qualifie d'*Hofmeister*, terme repris peut-être un peu abusivement par Rainer A. Müller³⁸. Ils représentent 10% des effectifs immatriculés. Si l'on en croit la

³⁷ Rainer A. Müller, « Aristokratisierung des Studiums? »..., *op. cit.*, p. 43.

³⁸ Ludwig Fertig, *Die Hofmeister. Ein Beitrag zur Geschichte des Lehrerstandes und der bürgerlichen Intelligenz*, Stuttgart, Metzler, 1979 ; Rainer A. Müller, « Aristokratisierung des Studiums? »..., *op. cit.*, 1984, p. 44.

matricule, leur nombre décuple au cours de la période, pour atteindre dans la décade 1760 18 individus, avant que la courbe ne s'infléchisse.

Graphique 6 : évolution de l'immatriculation des éphores et assimilés (1657-1790)



Sans doute faut-il être prudent car l'habitude de les faire signer la matricule n'a pas nécessairement été immédiate. Il est donc possible que plusieurs soient passés entre les mailles du filet. Ces individus n'en constituent pas moins un autre élément notable que la matricule apporte à notre connaissance de ces mobilités estudiantines aristocratiques. Leurs origines géographiques sont plus rarement indiquées, pour la moitié d'entre-eux, et de façon assez aléatoire au cours de la période, et ne correspondent pas nécessairement à celles de leurs jeunes maîtres. Ils sont bien évidemment plus difficilement identifiables. Les indications géographiques dont nous disposons laissent apparaître une certaine diversité des origines qui tend à s'élargir au cours de la seconde moitié du XVIII^e s. vers l'Europe de l'Ouest. Mais les informations demeurent à ce stade trop parcellaires pour tirer de conclusion.

Cette première approche de la circulation estudiantine aristocratique à Strasbourg par le biais d'une étude de la matricule permet ainsi de dégager, au delà des fluctuations liées au contexte géopolitique, quelques aspects structurels assez nets. Tout d'abord une fréquentation de l'Université par

les élites nobiliaires qui se situe dans la moyenne des grandes universités germaniques, mais loin derrière quelques institutions universitaires réputées « aristocratiques ». D'autre part, l'élargissement progressif du recrutement à une Europe des Lumières qui rend minoritaires les étudiants issus de l'aire germanique au tournant du XVIII^e s., même si le cosmopolitisme strasbourgeois reste cantonné à une Europe septentrionale. Enfin la confirmation que la réputation des enseignants recrutés joue un rôle non négligeable dans le rayonnement de l'institution comme le montre le « moment autrichien » de l'époque de Schoepflin.

Eric Hassler

L'Université de Strasbourg et les élites européennes au XVIII^e siècle : mesurer les circulations à partir des matricules universitaires

Résumé :

Procéder à une étude quantitative de la *matricula Serenissimorum et illustrissimorum* de l'Université de Strasbourg (1657-1790) permet de mieux cerner la capacité d'attraction que cette institution a pu exercer sur un public étudiant noble qui circulait à travers l'Europe aux XVII^e et XVIII^e s. Cet article propose ainsi, grâce à la constitution d'une base de données, une radioscopie de ce groupe en observant les rythmes d'immatriculation, les origines géographiques, les profils sociaux et les pratiques culturelles autour de ces circulations, tels qu'ils peuvent être appréhendés au travers de cette source.

Mots clés : Université, Noblesse, Saint-Empire, Strasbourg, XVII^e s., XVIII^e s.